

dans ses voyages portant une cotte de mailles sur la poitrine : belle figure toute rayonnante de lumière, et qu'eût aimée Rembrandt. Julien de la Rovère reçut splendidement Jean de Médicis : ni l'un ni l'autre ne se doutaient alors que le sort réunissait à la même table trois exilés qui ceindraient un jour la tiare : la Rovère, sous le nom de Jules II ; Jean de Médicis, sous le nom de Léon X ; Julien de Médicis, sous le nom de Clément VII (1).

Le cardinal, après un court séjour à Gênes, qu'habitait sa sœur Madeleine de Médicis, femme de François Cibo, prit le chemin de Rome.

La ville éternelle avait changé d'aspect. La main de fer d'Alexandre VI s'était appesantie sur ces brigands titrés qui faisaient des rues désertes de certains quartiers autant de repaires d'où vous les voyiez fondre en plein jour sur les marchés publics pour rançonner, piller, ou tuer vendeurs et acheteurs, et quelquefois même sur les palais des cardinaux, qu'ils dévalisaient en toute liberté (2). Alexandre avait été sans pitié : les galères, la corde ou le couteau avaient fait prompt justice de ces bandits. Les rues étaient presque aussi tranquilles la nuit que le jour. Les marchés étaient libres, les greniers abondants : on ne redoutait plus la famine, et l'herbe avait cessé de croître sur les places publiques. Par ordre du pontife, des rues avaient été percées, l'université agrandie (3), les écoles multipliées, des hospices richement dotés, d'anciens aqueducs restaurés, quelques glorieux restes d'antiquité relevés. Si la paix avait régné en Italie, il est certain qu'Alexandre aurait le premier produit une partie des merveilles qui signalèrent les règnes de Jules II et de Léon X.

Castiglione, Bembo, l'Arioste ont célébré la protection

(1) Roscoë, t. I, p. 322. — Fabroni, l. c., p. 31-32.

(2) Rayn., ad ann. 1503.

(3) And. Fulvio, de Antiquitatibus Urbis, l. II. — Paul Cortese, de Cardinalatu, l. II.

que ce pape accordait aux lettres (1). Inghirami, envoyé comme nonce, en 1494, à la cour de Maximilien, empereur d'Allemagne, avait été nommé chanoine de Saint-Pierre par le pontife, et décoré du titre de prélat (2). Thomas Inghirami, qui devait sa fortune littéraire à Laurent de Médicis, accueillit avec empressement le fils de son bienfaiteur, et contribua sans doute à effacer de l'esprit d'Alexandre VI les préventions que le pape avait conçues contre Jean de Médicis. De son côté, le cardinal évita soigneusement de se compromettre et réussit à se faire oublier, en se mettant à l'étude de l'antiquité avec une ferveur toute juvénile. Amoureux du vieux monde latin, il se levait, le matin, avec le soleil, et après avoir entendu la messe, venait frapper à la porte de son secrétaire endormi, qu'il réveillait au bruit de ces vers d'Ausone :

Mane jam clarum reserat fenestras.
Jam strepit nidis vigilax hirundo :
Tu velut primam, mediamque noctem,
Parmeno, dormis.

Et tous deux s'acheminaient vers quelques-unes de ces vignes qu'on fouillait alors, attentifs à toutes les bonnes fortunes que la pioche réservait aux explorateurs. La statuette qui reparaisait à la lumière était saluée par un double cri de joie, et célébrée souvent, le soir, par le cardinal et son secrétaire. Après l'avoir généreusement payée, ils la lavaient soigneusement de ses souillures séculaires et la transportaient comme une relique dans le cabinet du prélat, où bientôt arrivaient, avertis, une foule d'archéologues, d'humanistes, de sculpteurs, de savants, qui cherchaient son nom, le trouvaient quelquefois, lui en donnaient un le plus souvent, et chantaient sa résurrection en vers grecs ou latins. Douces jouissances qui ne pouvaient inquiéter

(1) Uberto Foglietta, Clarorum Ligurum elogia, p. 28. — Oldoin., Add. ad Ciacccon., t. III, p. 249. — Tommaso Inghirami, Orat., p. 82.

(2) Roscoë, Vie de Laurent de Médicis, t. I, p. 176. — Vie de Léon X, t. IV, p. 154.

Alexandre VI! Le pape avait fini par s'attacher au cardinal : il avait raison, car l'adolescent était un modèle de vertus (1).

Nous avons dit comment, à l'expulsion des Médicis, la belle bibliothèque formée dans le palais de la Via Larga par Laurent le Magnifique fut dévastée ou dispersée; Bernard Ruccellaï, témoin oculaire, a pleuré la perte de tous ces beaux trésors comme celle d'une fille bien-aimée (2). Quelques manuscrits, échappés par une sorte de miracle à la fureur du peuple, furent transportés au couvent de Saint-Marc. Mais, en 1496, la république eut besoin d'argent et les mit en vente. Les moines les rachetèrent au prix de cinq mille ducats; c'est une bonne action : mais les livres avaient encore d'autres dangers à courir. Savonarole, à chaque grande colère d'Alexandre, en choisissait un des plus beaux dont il faisait présent au favori de Sa Sainteté; la colère revenait, et les manuscrits s'en allaient de Florence. Alors quelques jeunes gens de famille se constituèrent gardiens de la bibliothèque, et prirent le parti de transporter les livres au palais de la Seigneurie, pour les mettre à l'abri de l'envie et de l'insulte. Après la mort de Savonarole, ils rentrèrent au couvent de Saint-Marc, quand les dominicains, pressés par le besoin, résolurent de s'en défaire. Le cardinal, pour ne pas effrayer le gonfalonier, les racheta, mais un à un : Soderini eût pu les voir passer sous ses fenêtres; il fermait les yeux.

Le cardinal eut donc sa bibliothèque peu nombreuse,

(1) *Cùm enim vitam moresque tuos ab ineunte ætate considero; cùm castissimè superatam adolescentiam, juventutem actam gravissimè atque sanctissimè; cùm præterea intueor quantà animi fortitudine atque constantiâ paupertatem diuturnumque exilium toleraveris; quâ prudentiâ, errore fortassè aliquo, gravem tibi adversarium pontificem maximum Alexandrum deduxeris facilitate tuâ et suavissimis moribus, ut non modò odium dissimulare vellet, sed etiam ad declinandam invidiam se tibi cuperet habere amicissimum, etc.* — Greg. Corresii Epist. fam., ep. ad Leon. X. Ven., 1573.

(2) *De bello Italico.* — Alcionus, de exilio.

mais bien choisie, et qu'il enrichit de toutes les belles éditions d'auteurs grecs et latins publiées en Italie depuis l'invention de l'imprimerie. Bibbiena en fut nommé conservateur : il fallait bien récompenser la fidélité de ce bon jeune homme, qui depuis dix ans servait au cardinal de compagnon de route, de secrétaire, de copiste, de lecteur, de camérier; qui se connaissait en peinture, improvisait, sténographait, faisait des sonnets et des odes, et, au besoin, remplissait la charge de chef d'office quand son maître donnait à dîner (1).

Médicis eut bientôt sa petite cour à Rome, formée d'âmes d'élite, ne vivant et ne parlant que de ruines, d'antiquités, d'arts et de lettres.

Pendant qu'il assiste aux fouilles du Campo Vaccino, qu'il rassemble dans son musée ses conquêtes archéologiques de chaque jour; que le soir, fatigué de ses longues courses à travers les ruines de Rome, il relit, pour se délasser, quelques-uns de ces poètes latins que ses précepteurs lui apprirent à vénérer; qu'il écoute dans une douce extase les vers d'Inghirami, il rêve au rétablissement de sa maison. Il n'a qu'une pensée, c'est de rentrer dans le palais de la Via Larga, construit par Michelozzi. Jamais enfant n'aima son père avec une plus ardente tendresse : comme il serait heureux le jour où il pourrait entendre crier dans la Via Larga : *Palle! Palle!* Pierre, son frère, est tourmenté du même désir. Il a beau chanter, et quelquefois même en grand poète, l'image de sa chère Florence est toujours là qui l'excite, le presse, et le pousse à tenter de nouveau la fortune. Cette fois il a su mettre dans ses intérêts le plus grand capitaine de l'époque, César Borgia. Pauvre fou, qui ose se fier à un homme tel que le Valentino! César, au commencement de 1500; s'avançait donc vers Florence pour y rétablir les Médicis (2). Il était à la tête de 7,000

(1) Castiglione, il libro del Cortegiano, passim.

(2) Aug. Vespucci, ep. ad Nic. Mach. apud Band. Coll. Vet. Mon., p. 52.

hommes d'infanterie et de 1,000 chevaux environ (1). A Barberino, Bentivoglio l'attendait avec 200 hommes d'armes et 2,000 fantassins (2). Mais, au lieu d'attaquer la ville, qu'il aurait pu facilement emporter, il se mit à négocier. Pierre Soderini comprit que César voulait se faire acheter : il lui donna de l'or, et César s'éloigna (3).

Mais, l'argent dépensé, César reparut (1502) avec une armée plus nombreuse que la première, où tout ce qui savait manier la lance en Italie s'était empressé de s'enrôler. Chaque jour amenait sous les drapeaux de Borgia des capitaines renommés : c'était Vitellozzo Vitelli, François des Ursins, Pandolfe Petrucci, Jean-Paul Baglioni, Oliverotto da Fermo (4). Ces chefs de condottieri éblouissaient les regards, tant leurs vêtements étaient brillants : ils montaient des chevaux napolitains qui fendaient l'air, et leurs épées étaient d'un acier trempé à Damas même. On eût dit qu'ils allaient à quelque partie de plaisir, et c'en était une pour eux que de voir les villes, à leur approche, empressées de se soumettre. Cortone, Anghiari, Borgo San Sepolcro, Arezzo, n'osèrent pas même se défendre. Jamais Florence n'avait couru de si grands dangers. Pierre pouvait espérer d'être enterré près de son père dans l'église de Saint-Laurent.

Mais Soderini veillait. Tout récemment Louis XII avait promis sa protection à la république (5) : le moment était venu de rappeler au monarque ses engagements, et Soderini se chargea de cette mission. Il devait réussir, car, si Borgia s'emparait de Florence, le sort de l'expédition de Louis XII était compromis. Supposons que, comme Charles VIII, il soit obligé d'abandonner l'Italie ; le Valentinois, avec ses condottieri, pouvait lui barrer le chemin des Alpes. Le roi,

(1) Guicc., lib. v.

(2) Masse, Hist. de César Borgia, p. 192.

(3) Nerli, l. c., l. v.

(4) Roscoë, t. I, p. 346.

(5) Lunig, Codex Italiæ diplomaticus, t. I, p. 1142.

qui se trouvait à Milan, sur-le-champ détache un corps de troupes qui reçoit l'ordre d'attaquer Borgia s'il refuse de quitter la Toscane (1). Le Valentinois, cette fois, ne demande pas qu'on lui fasse un pont d'or pour s'éloigner ; une simple menace du monarque suffit. Alors Florence, dans l'ivresse du double succès obtenu par Soderini, lui décerne le titre de gonfalonier à vie, c'est-à-dire qu'elle se donne de plein gré un autocrate.

Soderini représentait le parti de la laine, c'est-à-dire la bourgeoisie ; c'était un homme modéré, qui aimait les lettres sans les cultiver (2), et qui habitait alors une petite chambre toute modeste près du pont alla Carraja. On lui donna pour représenter la république cent écus d'or par mois, environ douze cents francs de notre monnaie.

Quelques mois après, Alexandre VI mourait. N'interrompons pas notre récit pour quelques pages qui restent à l'histoire de Pierre de Médicis.

Par pitié, qu'on nous dise le parti que doit prendre le malheureux banni ? Tornabuoni, del Nero, ont péri d'une mort ignominieuse pour avoir conspiré en sa faveur ; Vitelli a payé de son sang un moment de compassion pour le proscrit ; le ciel a par deux fois arrêté aux portes de Florence le prétendant que Borgia vient de trahir indignement. Du moins, s'il est malheureux, il a montré dans sa mauvaise fortune du courage et de la constance. Il n'y a plus que la mort qui puisse le délivrer ; il la veut, mais une mort de soldat. Il s'engage donc, le 29 décembre 1503 (3), dans l'armée française, où pendant quelque temps sa place est aux avant-postes. Sur les bords du Garigliano, Alviane était venu attaquer la Trémoille, l'action fut chaude et longtemps disputée, mais les Français durent céder.

Enveloppé dans la fuite de la Trémoille, Pierre frète une

(1) Ammirato, Nardi, Roscoë.

(2) Nerli, l. c., l. v.

(3) Muratori, Ann. d'It., t. X, p. 25.

galère qui va le transporter avec quatre pièces d'artillerie à Gaète, qu'il veut empêcher à tout prix de tomber dans les mains de Gonzalve, général espagnol ; mais le bâtiment sombre et s'abîme dans les flots. Le lendemain, la mer jeta sur le rivage le corps du proscrit, que quelques moines déposèrent dans une tombe solitaire, où rien ne rappellera le souvenir du fils de Laurent, pas même la devise que Politien, en des jours plus heureux, avait composée pour son élève et son ami :

In viridi teneras exurit flamma medullas (1).

Ainsi finit misérablement, en face du château de Gaète, Pierre de Médicis, que Valeriano (Bolzano) a bien eu raison de placer parmi les lettrés malheureux (2). S'il fût mort dans le palais de ses ancêtres, au milieu de ses beaux livres qu'il aimait et lisait, entre les bras de quelques humanistes, comme son père, l'histoire aurait été moins sévère envers lui ; elle flatte ceux qui meurent sur le trône, et n'a pas même de pitié pour qui finit obscurément dans l'exil.

(1) Ammirato, *Ritratti*, ec., in Op., t. III, p. 62.

(2) Val. De litter. infelicitate, lib. II, p. 113.

CHAPITRE XI.

ALEXANDRE VI. — 1503.

Origine de la puissance temporelle des papes. — État de Rome à l'avènement d'Alexandre VI. — Il est certain que le pape s'opposa à l'expédition de Charles VIII. — Les barons romains s'allient à l'étranger. — Avec leur existence politique, Rome ne pouvait plus être gouvernée. — Guerre que leur déclare Alexandre. — Borgia est l'instrument dont le pape se sert pour se défaire de ses vasseaux rebelles. — Exécution de Sinigaglia. — Machiavel auprès de Borgia. — Conduite de l'historien. — État de Rome après la destruction des barons. — Caractère et politique d'Alexandre VI. — Examen critique de quelques-unes de ses actions. — Conduite du cardinal de Médicis sous le pontificat d'Alexandre. — Ses occupations littéraires. — Mort d'Alexandre. — Pie III.

Si quelques actes de la politique d'Alexandre VI ont été justement condamnés par l'histoire, il en est d'autres qui doivent obtenir ses sympathies, pour peu que, dans l'appréciation d'un fait, elle sache tenir compte des mœurs de l'époque où ce fait s'accomplit. D'abord, ce fut une belle idée que conçut Borgia, à son élévation au pontificat, d'arracher le patrimoine de l'Église aux factions diverses qui en compromettaient le repos.

Alors, comme aujourd'hui, il y avait dans le pontife romain deux royautes soumises l'une et l'autre à une double mission dont il doit poursuivre le triomphe par des moyens d'ordre spirituel et d'ordre temporel. Quand éclate une de ces grandes révoltes de l'esprit, connues sous le nom d'hérésies, le pape, pour la combattre, a des armes que le Christ même lui donna. Si la vérité est une, il doit exister dans le monde des intelligences un pouvoir souverain constitué de Dieu pour la faire triompher. De là ces foudres dont la papauté s'est souvent servie pour sauver l'unité, et connues sous le nom d'anathème, d'interdiction, d'excom-